

## Saint Jean à l'heure des dialogues judéo-chrétien, œcuménique, interreligieux

---

Avant même d'ouvrir devant vous les trois dossiers rassemblés dans ce livre, je me dois de confesser devant vous que **l'idée, voire le besoin, d'écrire un tel livre, me sont venus de l'exaspération de voir fleurir un peu partout, même sous la plume d'excellents exégètes, l'affirmation selon laquelle l'évangile selon saint Jean serait particulièrement anti-juif.** Pareille accusation repose essentiellement sur un fait indéniable, à savoir la récurrence de l'expression « les Juifs » à sept reprises durant le récit de la Passion, c'est-à-dire dans un contexte peu favorable aux héritiers de Moïse. **Je conçois parfaitement qu'il puisse être intolérable à des oreilles juives, ou simplement des gens sensibles au scandale absolu que constitue l'antisémitisme, d'entendre l'assemblée chrétienne du Vendredi Saint faire siennes, sans restriction aucune, les terribles accusations ainsi exprimées.** Dès lors, je consens volontiers à la proposition de traduire ici le grec *Hoi Ioudaioi* par l'expression « les Judéens », ce qui est grammaticalement possible et s'avère, en tout cas, plus conforme au climat apaisé et bienveillant présidant aux relations judéo-chrétiennes, telles que vécues aujourd'hui.

En revanche, **si bien venue que soit alors la traduction « les Judéens », elle ne saurait, selon moi, satisfaire à la totalité des quelque soixante-dix occurrences du mot *Ioudaioi* dans le quatrième évangile, à commencer par la magistrale déclaration de Jésus à la Samaritaine : « Le salut vient des Juifs » (Jn 4, 22).** Je dois reconnaître que la traduction : « Le salut vient des Judéens », d'une part, me semblerait inexacte d'un point de vue historique, Jésus n'ayant pas l'habitude de se faire le défenseur des Judéens face aux Samaritains, Galiléens et autres provinciaux, d'autre part, constituerait un énorme recul par rapport à l'audacieuse déclaration de Jésus : « Le salut vient des Juifs » et, en conséquence, les portes ainsi ouvertes à un dialogue judéo-chrétien qui, fort de l'autorité de Jésus, n'ait plus de difficulté à reconnaître la part inaliénable d'Israël dans l'histoire du salut, ou don de Dieu à l'humanité.

**Il nous faudra donc (premier volet du livre) regarder de très près ce qu'il en est des Juifs, tout au long du récit johannique dans sa complexité.** Mais ce n'est pas tout : j'ai aussi parfois entendu, plus souvent lu, que la Communauté johannique se montrait peu œcuménique, faisant montre d'une certaine autosuffisance et manifestant peu de bienveillance à l'égard d'autres communautés, notamment attachées à l'autorité symbolique de Simon Pierre. Certes, la comparaison soutenue entre Pierre et le Disciple bien-aimé tourne nettement à l'avantage du second, à tel point qu'il faudra ajouter un épilogue, constitué par le chapitre 21, pour que soit rétabli l'équilibre préalable à toute forme de communion ecclésiale. Cependant, la grande prière de Jésus au chapitre 17, centrée sur l'unité des disciples, est universellement reconnue comme l'une des chartes incontournables du mouvement œcuménique. Alors, **que penser de l'ecclésiologie johannique ? Est-elle aussi fermée et identitaire qu'on le prétend, ou bien s'accorde-t-elle avec ce qu'on attend aujourd'hui de tout modèle ecclésial conscient de l'urgence**

**œcuménique**, justement accordée à la prière testamentaire du Jésus johannique ? Là encore, il faudra vérifier au plus près de la lettre du livre. **Ce sera l'objet du deuxième volet de notre étude.**

Enfin, **qu'en est-il du troisième dialogue aujourd'hui tenu pour indispensable, à savoir les relations interreligieuses ?** Là aussi, il est courant de dire que, par son exigence sur la foi et sa centralité christique, le quatrième évangile laisse peu de place à d'autres chemins de salut que la seule, pure et stricte confession chrétienne. Cependant, à l'inverse, depuis Justin et les Apologistes du deuxième siècle jusqu'aux travaux récents d'un théologien aussi engagé dans le dialogue interreligieux que le jésuite Jacques Dupuis, **le prologue johannique et sa théologie du Verbe-logos constituent la référence centrale d'une réflexion chrétienne attentive au salut des non chrétiens**, néanmoins attachés au principe universel de raison ou Logos, identifié à Jésus le Verbe et Fils unique. **Là encore donc – et ce sera notre troisième volet – il convient de vérifier en quoi la centralité christique du quatrième évangile n'en autorise pas moins un sens aigu de l'universel, et cela non seulement dans le prologue comme on le dit généralement, mais aussi bien tout au long de l'évangile**, ainsi qu'en atteste clairement la grammaire grecque de l'énoncé johannique, pourvu qu'on se donne la peine d'y regarder de près.

**Notre pari**, en écrivant ce livre, **fut donc de lire le quatrième évangile dans l'attention à tout ce qui pourrait servir, éclairer, encourager les trois dialogues complémentaires et indissociables.** Faisant ainsi, nous ne prétendons pas rejoindre les intentions des auteurs, tant il est clair que les trois dialogues considérés relèvent de problématiques modernes, impensables aux yeux des hommes du premier siècle. Il n'empêche que **l'évangile selon Jean distingue trois partenaires – voire adversaires – tant de Jésus que de la communauté johannique : d'abord les Juifs, puis certains disciples dont Pierre, enfin le monde au sens large de la société païenne.** Notre point de vue sera celui d'un lecteur d'aujourd'hui, passionné d'œcuménisme, conscient de l'importance du dialogue judéo-chrétien, et vivement concerné par les relations interreligieuses. Plutôt donc que d'instruire le procès du quatrième évangile, sur la base de lectures superficielles, **il nous paraît intéressant et enrichissant de suivre et vérifier ce que l'évangile dit des trois confrontations exposées au long du livre**, tant à l'égard des Juifs de Palestine que des disciples non johanniques, ainsi que de la société païenne dans son ensemble.

## **Première partie : le dialogue judéo-chrétien**

Cinq remarques nous paraissent en état de résumer les acquis de ces quelque quatre-vingt pages adonnées à lire le quatrième évangile, dans l'ordre des événements, avec attention exclusive aux relations de Jésus avec les Juifs de son temps.

1. **Les dits « Juifs », omni présents dans l'évangile ne constituent nullement un groupe homogène, mais s'avèrent profondément divisés quant à la personne de Jésus.** Les gens du peuple, souvent désignés comme la foule, en majorité provinciaux (Galiléens ou Samaritains), mais aussi Judéens de Jérusalem et des environs, se montrent au minimum intéressés par les propos de Jésus, souvent même bienveillants, si ce n'est convaincus. En tout cas, **ils ne**

**manifestent aucune violence particulière à son égard et n'ont rien à voir avec l'issue violente du parcours de Jésus.** Aux gens du pays, on peut adjoindre des éléments issus de la diaspora, en pèlerinage à Jérusalem, dits « les Grecs », qui se montrent également curieux et intéressés.

2. D'autre part, **un groupe restreint mais très actif** – les « Juifs » à proprement dit – **très lié aux milieux gouvernants de Jérusalem, s'avère non seulement hostile à l'égard de Jésus mais tout à fait méprisant à l'égard du petit peuple provincial**, tenu pour ignare et forcément stupide. **Ces gens-là, peu nombreux sans doute, constituent un réseau efficace, acharné contre Jésus, du début à la fin de son parcours**, n'hésitant à recourir ni à des tentatives répétées de lapidation à l'encontre de Jésus, ni à la tenue de procès par contumace, plus ou moins clandestins et toujours instruits à charge. **Ils n'en sont pas moins relativement étrangers au scénario final, n'ayant de fait aucun pouvoir de vie ou de mort.** Tout juste poussent-ils Pilate à trancher dans leur sens, sans qu'il leur soit possible de tenir un vrai procès juif, comme chez les Synoptiques.
3. **Quant aux Pharisiens, si certains s'engagent du côté des adversaires de Jésus, leur parti n'est pas frontalement opposé à Jésus, comme chez les Synoptiques. Il s'en trouve même parmi les partisans de Jésus, à commencer par l'admirable trajectoire de l'un de leurs leaders, le chef Nicodème à Jérusalem.** D'autres usent de leur autorité pour faire taire les petites gens, convaincues par les propos et les gestes de Jésus, préluant à ce qu'on appellera plus tard l'excommunication synagogale. En outre, **le récit de la Passion ne comporte aucune malédiction des Juifs** (d'ailleurs sélective : cf. Matthieu 27, 25), ni ne signale une agressivité particulière de la part des passants, témoins malgré eux du supplice de Jésus.
4. En outre, **au plan strictement théologique, le quatrième évangile, de part en part, déploie une théologie de l'accomplissement, selon laquelle la tradition de l'ancien Israël n'est ni oubliée ni rejetée, mais fait l'objet d'une réinterprétation christologique, menant à un approfondissement-élargissement dans le sens du passage à l'universel**, selon la spécificité de la confession de foi chrétienne. Significatifs en ce sens nous paraissent aussi bien **l'affirmation décisive du prologue** : « De sa plénitude, tous nous avons reçu, et grâce sur grâce. La loi fut donnée par Moïse, la grâce et la vérité advinrent par Jésus Christ » (1, 16-17) que **le récit du signe exemplaire de Cana (2,1 -12)**, selon lequel le vin surabondant, qualifiant l'avènement de la nouvelle Alliance, jaillit des jarres de purification juives, donc du cœur même de l'ancien Israël.
5. Dès lors, s'il paraît indéniable que le long processus de différenciation entre Juifs et Chrétiens, d'ailleurs loin d'être conclu au tournant du premier et du deuxième siècle, ait aussi entraîné une part d'incompréhensions, griefs et conflits mutuels, **on se doit de saluer la prudence, pour ne pas dire le sérieux historique, avec lesquels le quatrième évangile, d'une part, rend compte de la complexité du judaïsme contemporain de Jésus et des apôtres** (ni généralisation, ni diabolisation), **d'autre part décrit la responsabilité, relative et limitée, des Juifs d'alors, dans l'horrible scénario ayant mené à la Passion de Jésus.** Le témoignage johannique pourrait dès lors constituer une base solide pour un **dialogue judéo-chrétien apaisé, y compris sur la question cruciale de la mort de Jésus, trop souvent imputée aux seuls Juifs**, selon un mode

d'accusation odieusement élargi au-delà de l'implication d'un petit cercle judéen, fort milité dans l'espace et le temps.

## **Deuxième partie : le dialogue œcuménique**

Un peu plus bref (une cinquantaine de pages), le dossier œcuménique n'en est pas moins fort éclairant, situé à l'interface d'une affirmation identitaire forte, voire intolérante (tout le contraire de l'œcuménisme) et d'une réelle recherche d'unité, tant théorique que pratique. Les acquis de ce parcours peuvent être résumés en trois points.

- 1. L'évangile selon Jean témoigne de l'existence et de la vitalité d'une communauté très spécifique et bien documentée**, au point que les travaux sur la Communauté johannique sont aujourd'hui bien plus avancés qu'au sujet des synoptiques. Sans nier la fonction référentielle des Douze et leur porte-parole Simon Pierre, **la Communauté johannique se recommande plutôt de personnalités charismatiques, liées par une relation personnelle à Jésus plutôt que sous mode institutionnel**. Au premier rang figure le mystérieux Disciple bien-aimé, aussi bien que Nathanaël ou Lazare, ainsi que des femmes symboliquement placées à des postes essentiels : la Samaritaine, figure de la Mission ; Marthe, modèle de tout croyant ; Marie de Béthanie, ou la Disciple exemplaire ; Marie de Magdala, l'Apôtre par excellence ; sans oublier la Mère de Jésus, unique en sa fonction (tant christologique – Cana – qu'ecclésiologique, au pied de la Croix). Or, conséquence de cette identité forte, **la narration johannique se plaît à opposer le Disciple bien-aimé à Simon Pierre, placé en position nettement défavorable. Toutefois l'ajout du chapitre 21 apporte une correction « œcuménique », moyennant la réhabilitation de Pierre et le partage des responsabilités ecclésiales, clairement établi entre le pasteur Pierre et l'auteur, Disciple bien-aimé**. Non seulement il s'agit là d'un compromis destiné à assurer la survie de communautés encore très fragiles au tournant des 1<sup>er</sup> et 2<sup>ème</sup> siècle, mais la démarche adoptée va jusqu'à l'inculturation à l'autre au travers d'une écriture volontairement inspirée du style propre à l'autre. Tel est l'enjeu hautement œcuménique de l'épilogue ecclésial constitué par le chapitre 21.
- 2. Ainsi centrée sur la personne du Christ et les liens personnels entre le Christ et chacun/chacune des disciples, l'ecclésiologie johannique se reconnaît dans deux réalités symboliques que sont** : d'une part, **la double allégorie du berger et de la porte**, soulignant l'attachement réciproque à la personne du Christ, au titre du dévouement sans limites manifesté par le Christ pasteur, seul en état d'assurer la vie du troupeau (image de la porte, franchie dans les deux sens) ; d'autre part, **l'allégorie de la vigne et des sarments**, assurant au Christ une position centrale, à la fois distincte de chacun des membres et les englobant tous, moyennant un travail de conversion-purification, comparable à l'opération viticole de la taille, sans pitié pour les rameaux improductifs et radicale pour les branches susceptibles de porter du fruit. **Une telle ecclésiologie unitaire, pour ne pas dire fusionnelle, pourrait encourir le risque d'un repli sur soi, dans une affirmation identitaire, à l'opposé de l'esprit œcuménique**. Toutefois, **le récit du Bon Pasteur apporte un correctif, trop souvent négligé, néanmoins**

**essentiel dans la perspective d'un dialogue œcuménique, au nom duquel nulle Église ou Confession ne se prend pour le tout** (quantitatif, qualitatif) de l'Église : corps du Christ, vigne du Père et fragile troupeau confié à la vigilance de l'unique Bon Pasteur. À nous d'entendre l'appel exigeant porté par le verset 10, 16 : « J'ai aussi d'autres brebis qui ne sont pas de cet enclos ; celles-là aussi, il me faut les conduire : elles entendront ma voix et deviendront un seul troupeau, seul berger » (jeu de mots : *mia poimnè, heis poimèn* ». Retenons bien que, dans ce cas, **l'unité attendue** (un seul troupeau) **ne sera pas l'œuvre des brebis elles-mêmes, selon un projet de type associatif, mais découlera du fait qu'à travers les diversités des troupeaux existants, aura été pleinement reconnue et acceptée l'autorité du seul Pasteur qui tient, le Christ Jésus en personne**. Évidemment reste posée la question : selon quelles médiations historiques ? S'il est bien du devoir des Églises de réfléchir ensemble à la question, il n'en demeure pas moins que **prime avant tout l'intensification des liens respectifs à la personne du Christ, seul et unique Pasteur de toutes les Églises**, historiquement distinctes ou séparées.

3. Le troisième élément sera évidemment **la présence, en finale des discours testamentaires, de la solennelle prière de Jésus au Père, justement centrée sur l'unité des disciples et devenue, à ce titre, l'une des chartes fondamentales du mouvement œcuménique** (voir aussi le Notre Père, selon la proposition du Groupe des Dombes ; ou bien peut-être, à un autre titre, le Symbole de Nicée-Constantinople). Avec la plus grande clarté, Jésus y déclare à trois reprises : « Que tous soient un, de même que toi Père tu es en moi et moi en toi, de sorte qu'eux aussi soient en nous » (v. 21) ; « Qu'ils soient un, de même que nous sommes un » (v. 22) ; « Qu'ils soient accomplis pour ne faire qu'un » (v. 23). **Le testament de Jésus se trouve ainsi centré sur l'unité des disciples, non seulement les contemporains de Jésus, mais ceux de tous les temps** qui, comme les premiers, seront tirés du monde pour être envoyés dans le monde, sans être eux-mêmes du monde avec, en conséquence d'un tel statut (dans le monde, sans être du monde), l'exposition à toutes sortes de difficultés, incompréhensions, voire persécutions. **Le propos de Jésus s'avère d'une parfaite transparence : on s'étonne d'autant plus qu'aujourd'hui encore tant de chrétiens n'aient pas conscience que l'engagement œcuménique est une exigence première de la fidélité au Christ, l'unique Seigneur des Églises**. Or – le texte insiste – l'unité ainsi voulue par Jésus n'est pas d'abord le fruit d'efforts humains, elle participe de l'être même de Dieu Père et Fils. Dès lors, **elle se propose comme un don offert aux Églises, pourvu qu'elles-mêmes s'attachent profondément au Christ, notamment au travers d'un effort missionnaire qui soit pleinement accordé à l'envoi initial, celui du Fils par le Père pour le salut du monde**. De ce fait, seule l'unité des chrétiens rendra le message évangélique crédible aux yeux du monde, de même qu'à l'inverse on peut considérer que, sans un authentique effort missionnaire des Églises, il y aura peu de chances qu'elles progressent sur les chemins de l'unité. Ce disant, **l'évangile selon saint Jean s'affirme comme une pièce maîtresse de la théologie œcuménique**. Cela est d'autant plus saisissant que la Communauté johannique paraît avoir souffert de graves divisions (cf. le témoignage saisissant de la première épître). Sans doute faut-il avoir réellement souffert de la division pour éprouver le besoin de travailler ardemment à l'unité des Églises.

### Troisième partie : le dialogue interreligieux

Enfin, une troisième partie, encore plus brève (seulement une quarantaine de pages) envisage l'apport majeur du quatrième évangile à ce qu'on appelle aujourd'hui la théologie du dialogue interreligieux, dans la continuité d'une démarche ouverte par les grands apologistes du deuxième siècle, à commencer par Justin de Rome. Trois points seront ici rappelés, relevant tant de l'interprétation théologique (la question du Verbe-*Logos*) que de la simple grammaire du texte (valeur du mot « monde » et tendance littéraire à la généralisation des énoncés)

1. Il est clair que **le mot « monde » (grec *kosmos*), désignant chez saint Jean l'humanité ni juive ni chrétienne, autrement dit la société gréco-romaine pétrie de paganisme** (cf. le tableau à charge dans l'Apocalypse), **se présente comme largement négatif**, depuis le prologue où le monde se voit reprocher de n'avoir pas connu le Verbe jusqu'à la longue section des discours testamentaires, manifestement hostiles au monde. **Ce dernier se trouve alors accusé de ne vouloir ni croire au Fils ni rien connaître du Père, cultivant au contraire une hostilité larvée, voire violente, à l'encontre des disciples de Jésus.** Une telle insistance est sans doute l'effet d'une expérience malheureuse vécue par la Communauté johannique, transplantée en monde païen (probablement à Éphèse) et d'abord séduite par la culture ambiante, avant d'éprouver douloureusement la résistance du paganisme au message chrétien. Reconnaissons que tout cela n'est pas de bon augure dans la perspective du dialogue interreligieux. D'où **l'urgence de reconnaître aussi le contre-feu que constituent d'autres passages du livre, notamment les versets 3, 16-17 qui, dans le cadre du discours à Nicodème, proclament haut et fort l'amour inconditionnel de Dieu à l'égard du monde, d'où l'envoi du Fils avec mission de sauver l'humanité**, ainsi libérée du mal et de la mort, moyennant un minimum de foi, ou adhésion à ce que représente la personne de Jésus le Fils envoyé. Force est de constater que, chez saint Jean, **la thématique du monde est pour le moins ambiguë, affichant à la fois une vive conscience des difficultés de la Mission envers les païens et la certitude de voir là l'effet direct du dessein universel de Dieu**, concrétisé par l'envoi du Fils pour le salut du monde.
2. Deuxièmement – selon un axe allant de l'apologiste Justin de Rome jusqu'au jésuite Jacques Dupuis (1923-2004) et la théologie contemporaine du dialogue des religions – **le prologue de Jean énonce clairement la possibilité d'un salut universel, moyennant la docilité au Verbe-Logos**, autrement dit le principe divin présidant tant à l'existence de l'univers qu'à la cohérence d'une vie intellectuelle et morale placée sous le signe de la raison. **Identifiant le Logos-Verbe créateur avec la personne du Fils unique, tel le vis-à-vis éternel et incréé de Dieu, néanmoins devenu homme (incarnation-humanisation de Dieu en son Fils Jésus), le prologue paraît ouvrir le salut à l'humanité « raisonnable » (grec *logikos*), conforme au projet de Dieu, en deçà même du lien explicite à la personne de Jésus Sauveur.** Ainsi détaché du corps de l'évangile, le prologue autorise une théologie du salut, ouverte aux « chrétiens anonymes » ou personnes de bonne volonté, ayant fait bon usage de la raison-*Logos*, autrement dit le principe de discernement inscrit en tout être humain, en tant que créé à l'image et ressemblance de Dieu. **Nous voilà, grâce au prologue de Jean et dans la continuité de grands penseurs de l'Antiquité, à commencer par le juif de langue grecque Philon d'Alexandrie, en mesure de**

**débattre avec les autres religions d'un salut universel, sur la base d'un minimum commun, à savoir l'adhésion à un Logos universel (raison ou sagesse),** que les chrétiens pour leur part identifient à la personne du Fils unique, incarné en Jésus et confessé comme tel par les communautés de disciples croyants, de l'aveu même du prologue johannique. Si magnifique et opératoire fût-elle, **la théologie du Verbe immanent n'est pas sans poser de problèmes, entre autres le fait que le prologue soit ainsi dissocié de l'évangile entier, avec le risque de voir la singularité historique de Jésus tenue pour secondaire,** voire facultative, telle une sorte d'avatar au sein du grand projet de Dieu reconnu en ses multiples expressions religieuses.

3. Or, une attention précise à la langue du texte permet d'apprécier un fait grammatical, certes discret, mais susceptible de renouveler l'interprétation de bien des paroles de Jésus selon le quatrième évangile. En effet, alors que **l'accent est mis sur l'exigence d'une foi authentique, d'un tout autre ordre que les engouements passagers et la quête du spectaculaire** (cf. toute la complexité de la théologie johannique des signes), et qu'en conséquence le salut par la foi semble réservé à une minorité de vrais croyants, **en revanche les promesses énoncées par Jésus sont truffées de constructions grammaticales (notamment le mode éventuel) ayant pour effet d'étendre au maximum, voire généraliser les effets heureux découlant des paroles et activités de Jésus.** On pourrait ainsi reprendre tout le discours sur le pain de vie et voir à quel point, **alors même que le texte s'achève sur un constat de non foi presque général, les propos de Jésus ne cessent d'ouvrir au plus grand nombre la perspective d'un salut quasi universel.** On pourrait en déduire qu'aux yeux de saint Jean, il est clair que **le dessein salvifique du Père, mis en œuvre à travers l'envoi et le don de Fils, a pour visée le bonheur de l'entière humanité,** même si pour cela il lui faudra passer par la porte étroite d'une foi christique, assurée par un petit nombre de croyants authentiques. Le prologue lui-même, à y regarder de près, ne dit pas autre chose : **la foi explicite de quelques-uns, confrontée au refus massif opposé par le monde, constitue véritablement la condition pour que le salut du plus grand nombre, tel que voulu par Dieu, atteigne tous ses destinataires,** fussent-ils « chrétiens anonymes », néanmoins attachés au principe de sagesse et raison, en l'occurrence le Verbe-Logos inscrit par le Créateur en toute conscience humaine. On voit ainsi à quel **point l'évangile selon Jean donne des clés pour vivre et penser un réel dialogue interreligieux, qui aille au-delà des politesses et amabilités de convenance,** osant s'attaquer à la question centrale qui est bien celle du rapport entre l'universalité du salut attendu de Dieu et la particularité d'une religion spécifique, dans notre cas la communauté des croyants et disciples de Jésus, le Fils envoyé du Père.

Nous arrêterons là ce **rapide survol de notre petit livre, unifié en même temps que partagé en trois, à la façon de trois itinéraires distincts tracés au travers d'un seul et même pays.** Oui, trois chemins fléchés selon leurs thématiques propres, néanmoins complémentaires et, parfois même, appelés à se croiser. Bref, recourant une fois encore au paradigme de Chalcédoine, **nous inviterons à vivre et pratiquer les trois dialogues, « sans confusion ni séparation », sachant aussi qu'engagés en pareille aventure, nous n'aurons meilleur guide que le quatrième évangile,** pourvu qu'il soit lui-même lu, médité, étudié, non seulement « à l'heure » des trois dialogues, mais encore à la lumière des expériences humaines, ecclésiales et théologiques acquises au gré de

rencontres aussi fortes que d'abord dépaysantes, souvent provocantes, toujours enrichissantes. En tout cas, **merci de faire grâce au quatrième évangile, que j'espère voir ainsi libéré de toute accusation affectant son rapport aux Juifs, sa relation aux Églises, et son intérêt pour le Monde.** J'aurai ainsi nommé les trois interlocuteurs du message évangélique : juifs, chrétiens et païens, là encore distincts mais non séparés, tant il est vrai que **tout se tient pour quiconque a choisi la voie du dialogue : judéo-chrétien, œcuménique, interreligieux.**

Yves-Marie BLANCHARD, prêtre,  
professeur honoraire de l'Institut Catholique de Paris

---